

Présentation de G. Le Blanc, *Les maladies de l'homme normal*, Paris, Vrin, 2007.

Les diverses publications de GLB, qu'elles portent sur l'histoire de la philosophie (tout spécialement Canguilhem, mais aussi Foucault) ou qu'elles s'inscrivent dans le champ de la philosophie sociale (avec, par exemple, la notion de précarité) ont rencontré l'intérêt de plusieurs chercheurs de notre département, particulièrement au sein du Service de Philosophie Morale et Politique. Le livre qui sera au centre de la table-ronde d'aujourd'hui est intitulé *Les maladies de l'homme normal* (un livre publié en 2004 aux éd. du Passant Ordinaire et réédité sous une version augmentée en 2007 chez Vrin, dans la collection „Matière étrangère“ dirigée par Bruce Bégout). Si nous avons décidé de mettre cet ouvrage en évidence, c'est parce qu'il nous a semblé qu'il proposait une synthèse originale de bon nombre des travaux antérieurs de GLB. On y voit spécialement à l'oeuvre la manière dont peut pour lui s'articuler une recherche théorique rigoureuse portant sur la conceptualité philosophique et des préoccupations davantage empiriques, pratiques, n'hésitant pas à aborder frontalement des problèmes actuels de type socio-politiques. Mieux encore, on voit comment une recherche philosophique, conformément au „primat de la pratique“ dont GLB faisait le noeud de ce qu'il nommait dans un autre livre „la pensée Foucault“, vaut surtout par les effets de vérité qu'elle produit au sein du champ socio-politique. Autour du motif de l'homme normal et de ses maladies, c'est une telle conception de la philosophie comme „effet“, intervention ou opération pratico-théorique dans le présent, que nous allons tenter de circonscrire aujourd'hui.

Je crois que les échanges qui suivront permettront de faire à peu près le tour des thématiques mobilisées dans *Les maladies de l'homme normal*. Il ne m'est du reste pas possible de résumer ici la manière subtile dont GLB use non seulement de nombreuses références à la philosophie (de Kant à Foucault et Deleuze) mais également à la sociologie, la psychologie, la psychanalyse voire la littérature. C'est pourquoi je vais me contenter, afin que les personnes présentes n'ayant pas lu le livre aient quelque chose à quoi se raccrocher, de mentionner les quelques thèmes qui l'organisent en profondeur. Pour aller à l'essentiel, disons qu'il y en a deux : le couple normal/pathologique et la notion d'ordinaire ou encore de quotidien. J'en dis quelques mots.

Le postulat central de *Les maladies de l'homme normal* est que *le sujet des normes* ne leur préexiste en aucun cas : il est bien plutôt le résultat, l'effet d'une production qui se joue dans les normes elles-mêmes, et par elles. Cette production de subjectivité *est fonction d'un investissement de la vie psychique des individus par les normes sociales*. Or – et c'est une leçon de Canguilhem – on sait que toute norme ménage la possibilité d'un écart à elle, qu'elle est toujours hantée par son négatif. Dès lors, deux figures de la subjectivité sont possibles : celle qui assume cet écart autant que faire se peut, et celle qui le nie et le referme. Il appert rapidement que, ici et maintenant, le sujet qui est majoritairement produit dans ce jeu des normes tend surtout à nier les possibilités créatrices d'un écart aux normes. Ce sujet majoritaire, c'est précisément *l'homme normal*. L'enjeu du livre est d'en proposer la critique, en évitant un double écueil : l'éloge conformiste du normal, du droit, et le rêve romantique de l'anormal, du courbe. Cette critique se justifie de ceci que l'homme normal est, comme tel, porteur de souffrances, de maladies. Retrouvant ici une intuition canguilhemienne élargie aux dimensions du social, l'homme normal apparaît comme ceui dont l'expérience de normalité ne peut pas ne pas s'accompagner du sentiment d'une cassure toujours possible de cette expérience : assiégé par l'anormalité, la conscience de sa normalité est d'abord une conscience inquiète. Aussi tentera-t-il d'occulter cette inquiétude en se rapprochant au plus près de cette normalité de la norme qui le modèle, pour s'y confondre, s'y résoudre, en un effort qui, par définition, ne peut qu'échouer. Le livre peut alors explorer les différents aspects de cette normalité pathologique : les différentes figures de l'homme normal (qualitatif

ou typique) ; les affects indissociables de cette normalité (la mélancolie) ; enfin les procédures par lesquelles il se constitue, d'un point de vue psychologique (la justification de soi par le recours aux normes) et d'un point de vue social (une dialectique de l'autonomie et de la discipline que nous connaissons bien et dont le lieu d'élection est le monde du travail). Au final, cette exploration ne permet plus de poser comme un préalable la distinction d'un homme normal et d'un homme anormal : elle oblige en revanche à distinguer entre des jeux toujours normés, qui diffèrent selon qu'ils investissent un blanc, un „reste“ inhérent aux normes ou bien qu'il le comble, en y collant au maximum. Dès lors, s'il existe bien une souffrance normale de l'homme malade, celle-ci peut aussi, dans le cas où cette maladie est renversée en une forme de vie, apparaître comme sensiblement moins mortifère que la souffrance d'un homme normal obsédé par le désir névrotique et et toujours déçu de se lier absolument à certaines normes, voire à une norme unique.

On le voit, si le jeu des normes est des plus contraignants (il est la condition de la production d'une subjectivité) il est aussi bien toujours passible d'un retournement libérateur lorsque ce jeu, dans cette production même, est déplacé. Plusieurs des interventions qui suivront permettront de mettre en évidence le lieu (ce que GLB nomme, à la suite de Judith Butler, la vie psychique) et les mécanismes relatifs à ce retournement positif. Qu'il suffise de dire que les déplacements des normes sont ici liés à une pensée de la vie ordinaire. Ce qui s'oppose à l'homme normal, en effet, ce n'est pas un quelconque surhomme ayant refusé les cadres de la socialité quotidienne, c'est tout au contraire l'homme ordinaire. C'est bien dans l'invention du quotidien, dans les détournements dont les outils et les lieux qui le peuplent peuvent être les objets (les phénomènes dits de „catachrèse“), qu'il faut situer un résidu, un reste inaliénable au jeu des normes. Il y aurait beaucoup à dire sur cette valorisation philosophique de l'expérience ordinaire que GLB partage d'ailleurs avec son collègue de Bordeaux Bruce Bégout. Je me bornerais à dire, avec Pierre Macherey – auquel *Les maladies de l'homme normal* est dédié – que celle-ci va de pair avec l'idée de la philosophie définie en termes d'opération ou d'effet que je développais en débutant : tentative de renouveler le terrain même de la philosophie en l'ancrant dans le monde social tel qu'il est vécu au jour le jour, cette pensée de la vie ordinaire rompt avec le statut de théorie, de spéculation séparée auquel la philosophie est traditionnellement associée.

Il reste que cette voie de travail, elle-même redevable à l'histoire de la philosophie telle qu'elle s'est développée au cours du siècle dernier, conduit GLB à des conclusions originales. Le soin qu'il convient d'apporter aux souffrances de l'homme normal ne peut en effet se réduire à la perspective critique qu'offre le recours à la créativité de la vie ordinaire. Elle appelle aussi, et surtout, un effort clinique aux implications directement politiques. C'est qu'il convient de mettre à profit tous les espaces sociaux – et, de manière centrale, le monde du travail – afin de rendre l'homme normal le moins normal possible. Il faut tenter de l'insérer dans les jeux inventifs réservés par les normes, de lui insuffler, par des expériences psychiques nouvelles, un peu d'air pur. Les maladies de l'homme normal rejoignent à ce point les épreuves extrêmes que connaissent les victimes de ce que Emmanuel Renault nomme le mépris social. A la base de toute clinique de la souffrance, il y en effet la volonté de restaurer les sentiments de reconnaissance et d'estime de soi qui, à des degrés divers, font défaut tant que ne sont pas investies ces normes qui, pour être centrales dans nos vies (en ce qu'elles constituent nos identités) doivent impérativement être inventées à nouveau (puisqu'il y va de notre équilibre mental).

On pressent maintenant, j'espère, sur quelle conception de la philosophie et quelle type de perspective politique s'appuie le livre *Les maladies de l'homme normal* ; reste maintenant à les explorer dans le détail.

